

un enfroissement

(denis heudré)



journal d'amertume en écrivoutes

1^{er} janvier

An neuf, an naïf
se souhaiter toute la naïveté du monde.

4 janvier

tous les jours des poésies partent cueillir les chemins
que les saisons égarent

tous les jours se marchandent les heures
les jours les mois les pensées

tous les jours être là

8 janvier

déchire
à chaque mot
le sens initial
le dedans
en dehors
et vice versa
retourne
cette peau
qui t'accompagne
dans tes voyages
blancs à la recherche
d'un autre toi
tout est endroit
de nouveau sens
même le regard
peut se déchirer

déchire-toi

de nulle part
en mille petits
morceaux de toi
essaimé
au vent virtuel
des rencontres improbables

déchire
l'écran
entre toi et
chaque mot
entre chaque
lisière et toi

9 janvier

Les mots, lumière certes. Mais la parole aussi doit faire halo. La voix fait voie d'un souffle. Et le souffle agrandit l'espace du mot. Cet espace ou vient se lover le halo d'une lumière autre. Le son mélangé à la matière du sens. Donner chair aux mots et entrouvrir la réplique. Quand les halos se conjuguent...

10 janvier

Le poids de tout ce qui a été écrit dépasse-t-il celui de toutes les armes fabriquées?

11 janvier

j'ai tendu sa part à l'âge
lui ai proposé de se resservir

ingrat
il m'a tiré la langue

12 janvier

Le matin s'éveille en friches. Le poème se récolte derrière la fenêtre.
Alors ouvrir la poésie et respirer à fond.

15 janvier

les vieux

conversations consonantes
autour de vies encombrées

entre le claudiquant
et le catastrophant

17 janvier

t'aimer de toutes mes voix
t'aimer de toutes mes ombres

t'aimer de tous mes espoirs
de toutes les terres de mon corps

18 janvier

un silence dépasse de ma jeunesse
il ne faut pas y voir autre chose
que la recherche du secret des nuages

19 janvier

mourir
faire feu

20 janvier

dans mes paumes
une anthologie de froids
en solitude soyeuse
l'attachement aux brumes

et pour me réchauffer
quelques fagots
de quatrains
bien secs

22 janvier

dans la rue
givre
en étau

impacte
mes tempes

le vent
emporte
en s'enfuyant
tous mes bouts de poèmes
entassés
sur le chemin

impacte
mon pas

dans ma main
la farine chaude
de ma baguette de pain

31 janvier

je sais pour ce baiser
sur le passant de nos lèvres

je sais pour tes mains
et la fenêtre

mes mains pour espérer
mes mains demain l'amour
autant après

7 février

et
que
rien
n'est
agonie
révoltes
peut-être
conseillée
comme une
de ces envies
de silencement
derniers silences
derrière le silence
tout noir est derrière moi
les cris sont tellement dérisoires
et mon poème te fait trébucher en sa première page

9 février

disette du dit

ventre grogne
du peu de mots
avalés aujourd'hui

ventre grogne
du peu de mots
du peu de temps

tant de si peu
de dit
si mots
d'oublis

tant de si peu
de temps
si mots
perdus

ventre dit
demain
dira disette
des dits

11 février

nous parlons tous en décalqué
une bouche plus une bouche
ne produisent rien de plus
que des mots à la chaîne
mots en-tendus
mots re-dis
mort

des mots
du langage

il en faut plus
seule noblesse
du nous les mots
seule richesse seul
royaume à conquérir
seule dimension à explorer

17 février

« *Le cœur est un organe dont il ne faut pas se servir* ». Graffiti inscrit sur un poteau près de la gare de Rennes.

26 février

ta peau insuffle à ma poésie
quelques braises
qui étincellent
dans mes yeux

ta peau
c'est ici que je voudrais écrire

28 février

fragilité du brouillon

alanguie d'un peu d'hésitations
son écriture dissimulait
beaucoup de poésie

maintenant
l'ordinateur ne garde rien
de ces hésitations

mon texte propre comme un brouillon

7 mars

un café vieillot
tous feux flétris

le patron
de long en calme
derrière le bar
- ici, on embrasse improbable -

19 mars

j'avais trouvé dans ma main
l'orage inquiétant

je me souviens
la dernière trace de pluie
remontait pour moi entre l'enfance
et l'acier
aucune grille n'avait retenu son secret

je me souviens
les fossés en émeute
d'aussi loin que la pluie s'éveillait
l'agonie des passages
juste des cris dédiés au lointain

je me souviens
j'avais trouvé dans l'orage
ma main inquiétante

21 mars

marchandage de quatre saisons 1

la montagne aiguise ses cascades
les hirondelles en pinces à linge du printemps

le rire translucide de la pluie
le printemps et tout son équipage

25 mars

je me suis réveillé
un arc-en-ciel poussait un cri
le ciel bouche bée

et moi tout perturbé

je voudrais écrire juché sur mes rêves
et non échoué sur mes cauchemars

28 mars

le jour a convoqué ses rapaces
la pluie encore vivante
fomente encore un de ses tours
elle est venue un couteau à la main

J'écris cela et ça fait trace
dans ma main
quelque chose en moi qui décolore
le noir intérieur

j'écris cela
et ça file vers le fossé
- mais que n'a-t-on pu écrire sur les fossés? -

j'écris cela et pendant ce temps
à force de pluie
mon visage s'est creusé dans la pierre

29 mars

à *Bernard Noël*

il disait ses poèmes
en les retenant un peu

nous l'écoutions
en les retenant beaucoup

dans l'intervalle
le lien si fragile
d'un silence en fait de langue

31 mars

de leurs épaules fragiles
les primevères
soutiennent le talus

6 avril

de partout mais de poésie

12 avril

Alphonse Heurtebize
cheminot de Laval
mort par faits de guerre
39-45
je roule sur tes rails

Alphonse Heurtemort
Alphonse Heurtegloire
Alphonse Heurteguerre
Alphonse Heurtevie

c'est pour cela que la guerre
n'en finira jamais
de me heurter

14 avril

peuplé par le doute
je deviens ma propre nasse

ma voix parle plusieurs larmes
et pourtant je ne pleure pas

renoncement du vieilli

mortel au fond d'un itinéraire
entre les ponts de mon histoire

échangerais mes erreurs
contre trois mots à écrire

17 avril

Trouver une forme animale ou humaine à ces rochers. Leur peau comme la mienne. Des rides, des pores. Peau de roche née d'une mue de plusieurs millions d'années. Juste adoucie par les caresses des mains de sable, de sel et de marées. Allongé sur ta nuque froide, le ciel me donne raison. Au contact de cette peau, j'en apprendrai sûrement plus sur la blessure qu'auprès de la mienne.

18 avril

Le printemps dans ses œuvres complètes.

21 avril

j'attends toujours
de trouver
une conclusion à ma jeunesse

peut-on mourir
épuisé de jeunesse?

25 avril

Je m'abreuve de ces brumes matinales de printemps sur la campagne naissante. Une lumière, comme glissée sous la porte, réchauffe déjà la journée à venir. Les arbres tirent à eux leur couverture d'ombre. La rosée s'invente un destin de prisme. Les passages de tracteurs tracent des parallèles dans les champs de blé. Le sous bois se laisse fouiller par une lumière invasive inhabituelle à cette période. Le grillage n'empêche pas la fleur du colza de s'évader. Au sortir de la nuit, toute couleur cherche son nom.

27 avril

La distance se définit dans le poids des solitudes. Allonger ces distances pour se retrouver autre, agrandi de plus d'une vie. Agrandir le réel, allonger la portée des mots. A force de tirs tendus, les murs s'effondrent.

Habituer ses yeux à porter le regard au delà du visible. Ecarquiller les mots plutôt que les fermer aux soleils. Enchevêtrer les lettres et les images, les êtres et les visages. Se déposséder de ses propres traits, passer outre les ressemblances.

Trouver des émotions d'outre-derme. La mort par exemple, est toujours démesurée, alors agrandir nos étalons.

30 avril

La page est un désert de sel. Le vent de l'inspiration vient y dessiner ses œuvres. Il faut juste être attentif pour entendre son pas crisser en nous. Les images jaillissent de ce blanc, non de nos cerveaux. Ecrire est juste attraper cette réverbération et la traduire en signes qui font des mots qui font des lignes.

2 mai

L'enfance se définit dans l'insouciance de ciels malhabiles. Et moi, je ne me souviens même pas avoir dessiné un ciel, ni même une maison. Mes parents n'ont rien conservé. Jetant ainsi mes ciels, ils ont jetés aussi toutes les traces de rêves de l'enfant que j'étais.

3 mai

Lever les yeux vers les ciels. Y amarrer ses solitudes en y cherchant des ressemblances de nuages. Ici des épaules de rapaces. Là un dos de cheval. Chevaucher vers son enfance à dos de ciel breton.

4 mai

Le jour s'est répandu en ciels. J'ai vu une hirondelle capturer le soir de son vol circulaire. A l'heure où l'oiseau préméditait son œuvre dans ce printemps insolent, je me suis mis à approcher de mon propre envol.

6 mai

au petit jour
les mots en éveil
la poésie en apostrophe de rêves

la poésie comme pas
le premier dans le jour l'écrire

écrire
pour éloigner les bouts du monde
écriture bohème plutôt
que langue barbelée

décloîtrer mes propres sentiments
en langue-art
langue-âme
langue-arme

briser toute langue ancienne
descendre dans la pensée
vers les brumes inexplorées

dès le silence
tombent les mots
sur le poème encore nu

y agencer une clarté
propice aux miracles

un mélange de poème
et de halo
pour faire œuvre de rive

à chaque langue
ses mensonges

7 mai

un jour
presque rien

(tout)

un mot
sur blanc dehors

ce qui ressemble à une distance

8 mai

journal intime
en proie aux ratures
m'intime l'ordre
de continuer à creuser

ça recommence phrase
ça recommence parole
pouf-pouf

ce seras toi qui seras la terre!

ressentir écrire
dire écrire
partir écrire
mal grandir écrire
mourir tout aura été écrit

si les paupières avaient de la voix
diraient-elles les choses autrement?

21 mai

le vent
assemble son chant aride
et fait tituber
tous les silences

une ombre incrédule
vient à passer
au flanc de ce chant

mon pas par dessus
loin
découvre la ténacité du corps

24 mai

je ne sais pas si j'aurais aimé naître dans ce pays
je ne sais pas si j'aurais aimé n'être que d'un seul pays
je ne sais pas si j'aurais aimé mourir dans ce pays
je ne sais pas si j'aurais aimé m'ouvrir en ce pays

je ne sais pas si je n'aurais pas préféré plutôt écrire ce pays
je ne sais pas si je n'aurais pas préféré plutôt écrire mille pays

je ne sais pas si je n'aurais pas préféré m'ouvrir plus tôt
je ne sais pas si je n'aurais pas préféré plus tard

tôt ou tard
ici ou ailleurs
je ne sais pas
je ne saurai jamais

mais juste le plaisir d'un jeu
de scies et de raies

25 mai

Je sais que les chemins qui mènent aux miroirs sont parsemés de chevaux enragés. Personne ne voit les miroirs comme des voleurs de grand chemin. Et pourtant, tapis sournoisement, ils attendent pour mordre.

Je sais qu'à force de leur lancer des pierres dans les yeux, les miroirs sont devenus violents eux-mêmes. Que les oiseaux se font aussi prendre au piège et qu'ils ont inventé un cri pour cela. Que parfois éclate la guerre entre des bataillons de miroirs et des hordes de cris.

Je sais qu'il ne fait pas bon toiser du regard un de ces fiers miroirs. Que même en courant, nos reflets nous poursuivent pour emprisonner notre image. Que seuls le brouillard et la nuit sont de confiance.

Dans le temps, la famille d'un mort arrêta l'horloge et retourna les miroirs. Ce n'est qu'à ce moment précis que la victoire est acquise. Le temps et tous reflets arrêtés.

4 juin

Mes poètes ont enfin trouvé leur place dans notre maison. Bibliothèque blanche en chambre d'amis, voilà pour le symbole.

6 juin

La mort peut-elle se voir de profil?

9 juin

un regard
un doux parfum
un précipice

tes épaules caracolent
échos des caracos
être la main qui batifole

dans mon regard blottie ta peau ne rougit plus

10 juin

à présent première page donc parler de solitude d'un peut-être moi et bien sûr bonjour pas pour moi personne dans le noir le cœur trop lourd peut-être d'acier et de mots par le parler de solitude le parler parmi les mots le silence noyé cela ne peut pas

12 juin

à l'ombre
différentes formes
en courant d'air
pas grand-chose

Et si c'était cela
qui m'abritait

Que reste-t-il des paupières
quand le regard est attiré?

13 juin

on marche entre pensée et chemin
et nos pas devant
nous rapportent quelques poèmes
lancés au loin

14 juin

au bord de la route encombrée
un homme
une faux sur l'épaule
le regard noir
de faux

15 juin

Qui mieux que l'aube peut définir l'ombre?

16 juin

le soir se répand en excuses
à l'heure où le vent rassemble ses nuages

dans un coin de crépuscule

se rassemblent en moi
des ombres orageuses
mélange de pierres et de tourments

faire pas de ces roches
être la pierre qui s'oppose à l'horizon
le caillou dans la chaussure des rêves

une pierre mortelle

je serai son sang

d'un côté la fenêtre l'image malhabile
de l'autre la page

un mot fut élu du regard

je le choisis pour m'aider à emménager dans cet espace blanc
et c'est lui qui m'en confia la propriété

une lumière parlait au poème et j'étais son disciple

17 juin

on garde à jamais sa jeunesse
comme un nuage menaçant

18 juin

au fond d'un poème
(brume de haut silence)
retrouver un arc en ciel
plié en quatre

19 juin

j'arpente un désastre confortable
rien de créé aujourd'hui

je veux que mon poème se prenne pour un silence

20 juin

toujours pas
débarrassé des embarras
de l'apparat

le paraît-il en bandoulière
le temps se relooke
avec états d'âme assortis

l'apparition toujours centrale
– on ne regarde que
ceux qui parlent –

le regard des autres
pas le mien dommage
détourné faute d'aimant

leur dire de chercher plus
je ne donne rien tout
faut prendre

le peu de mots dits enfermés
maladroits juste terrés
pas donnés perdus

21 juin

marchandage de quatre saisons 2

le soleil fait pleuvoir des ombres
qui éclatent comme un fruit sous la chaleur

dans l'été épuisé
s'ennuie une rivière

24 juin

Les œuvres vives d'un bateau sont cachées sous l'eau. J'aime qu'il en soit ainsi pour mon travail, dissimulé dans l'ombre. Il faut prendre la peine de sortir mes textes de ces eaux sombres pour les étudier, voir si aucune soudure ne fait défaut, si l'antirouille a fait son effet ou bien s'il faut au contraire en revoir certaines anomalies de solidité.

26 juin

sommeil d'oubli en marche forcée des rêves éteints le noir pour tout viatique l'effondrement comme resserrement des chairs et des esprits l'heure n'a que faire des sommeils agités le noir n'est pas cet alogon qui précède les mots qu'a décrit Bonnefoy.

les images en viennent aux mains avec les mots je n'arrive pas à les séparer la violence de ce combat me fait peur pire qu'un cauchemar un rêve éveillé l'envie d'en découdre moi aussi avec ces mots qui me hantent sans vouloir se laisser dompter parvient-on à dompter les mots ?

28 juin

un paysage bleuté
un passé apaisant
un paysage apaisant
apaisant
passé
pays
pas

bleu

30 juin

l'après-midi s'avance d'un fauve approchant
le soir rallume sa caresse chaleureuse
je n'ai pas peur de la fin des couleurs

1^{er} juillet

une écriture d'écart
(le poème fuit
les conclusions)
une poésie qui trafique ses bibelots
le texte coup
le chercher du relief

2 juillet

peu à peu
jusqu'à mes mots
encombrés

3 juillet

Dans la danse des remords
ne pas détourner les yeux de ses ombres.

5 juillet

Mais je m'éloigne de mon devoir de nuage...

6 juillet

faire apparaître la poésie
dans le labyrinthe
de mes empreintes digitales
le dédale de mon génome
la profondeur de mon iris
l'exhuder de tous mes pores
que tous mes pas en relèvent l'écho
qu'elle soit moi

7 juillet

le patron du bar
essuie le temps

la pluie s'attire
la foudre des clients

l'un deux a mis
un éclat de rire dans son portable

8 juillet

l'aube
crache son pas blême

un enfant
sa lumière chétive

juste
une goutte de bruit

10 juillet

distance bleu
les paupières savent cela

rien pour venir
en agresser l'harmonie

toute douceur
m'encombre

12 juillet, Noyal

placé seul – le lit est grand – unité de mesure – entre des draps légers et
le couvre-lit boutis – une distance de chaleur – la nuit déjà reine – la
peau inventée pour cacher les sangs – autoriser l'abandon
la nuit pour me cacher de moi-même – le lit pour l'envahissement des
fatigues – le corps cet éloignement des chairs

14 juillet

plus que le souvenir
parfait
un passé à composer

prendre ma part
d'incertitude

plus que l'avenir
conditionnel
un futur à antérioriser

16 juillet

une pureté définitive
traversée du silence

celle qui d'une main
rassemble le soir

et de l'autre
salue la ville

21 juillet

dès la paupière
tombe
la lumière d'un simple sursis

l'horizon immédiat
fait tenir
sa lumière de vent

guetté par un cri
je deviens

guetteur moi-même

je le sais pourtant
le ciel est une maladie
qui se répand dans nos rêves

matin douleur
d'une distance aux gens

22 juillet

l'instant n'appartient
pas aux horloges

le silence pas plus
à la musique

ni la nuit
à l'inconnu

23 juillet

La poésie ne prétend à l'incandescence que si le reflet des mots est encore plus beau que le mot lui-même.

24 juillet

J'ai froid à mon écriture. Je n'arrive pas à m'y réchauffer. Inutile donc de donner cela à un lecteur, il attraperait du mal.

je ne peux que modérer le souffle
en moi

qui me pousse à écrire en noir
le jour a bien d'autres préoccupations que mes dysfonctionnements
d'âme mal équilibrée
je ne peux qu'inviter le lecteur à relativiser tout ce fatrême
lâché sur une page blanche
il n'y a d'essentiel
que la folle envie de respirer autrement

27 juillet

Comme il existe une langue de chant, existe-t-il une langue de poésie?
En tout cas j'aimerais accomplir une langue accueillante, la compléter de
tentatives de poésie à la dérobée. M'inscrire dans le singulier du pluriel
des mots. Me délivrer de toute frénésie créatrice, juste pour trouver le
mot juste bon. Pages blanches en parcelles de salut. Poésie, une vie
future.

2 août

le matin
dans son étreinte d'écrire

ma femme ouvre en son éveil
le temps et le présage

il me faut ne pas perdre
ces offrandes de la nuit
fouiller dans les débris d'écrire
et en faire une musique du vivre

un pas cristallin vers le poème

3 août

L'enfance porte le courage de ses cauchemars. L'âge adulte, lui, se définit dans la peur de ses rêves.

5 août

Ma poésie est forêt. En m'y promenant parmi ses sous bois, j'espère en arpenter les jaillissements, les sources, les mystères aussi. Ma poésie aussi a ses bois morts. Je viens parfois les ramasser en espérant quelque grand feu. Car ma poésie-forêt ne craint pas les incendies. Elle les espère même.

6 août

Nous naissons dans l'hier vers un présent délabré. Une maladie en forme de jours dans lesquels l'amertume plante profond ses ongles. Solitude-tenaille dans laquelle on se complait à la recherche d'une écriture-vie unique. Et maintenant, quand les jours s'étirent un peu plus dans nos os, que le brouillard des mots commence à poser ses valises, n'être qu'une de ces pierres bafouées, incapables d'espoir.

7 août

J'avance en poésie comme marchant sur des galets. Aussi mal assuré sur mes mots que sur mes pieds. Je pourrais dire aussi que j'y avance en piétinant. Une poésie piétinée à pas lourd pour en faire sortir de l'humus quelques vers. Comme mon père le faisant avant de partir pêcher.

Je cherche, je trouve parfois quelque pénombre à écrire. Ma langue abrite un instinct de fêlure tel une force de propulsion. Mes tourments

habitent l'étendue du vivre comme des pluies précieuses. Je ne sais pas pourquoi ces pluies sont souvent si noires.

8 août

tout au bout de la jetée
assis jambes pendantes
à lire la mer

la fin d'après-midi
affirme avec aplomb
toutes ses couleurs

seules les voiles
ont choisi le blanc

je lis "*quelques lieux*" d'Yves Prié et cherche à mon tour à imprimer ce lieu de mes propres couleurs

9 août

En la femme, l'homme avoue son pain

11 août

laissez-moi recoudre
un silence,
dans le foisonnement
de ces hautes lumières

la plage,
mélange de fièvre et de vent,
ne danse que d'une rumeur
presque animale

la mer bâtit bien autre chose
que du flux

une fierté, un regard
une envie de faire partie des siens

12 août

une branche encore vivante
rescapée
des meurtrissures du feu

une fois incendiés
les sangs se remettent à pardonner

13 août

alors je
ici loin
dans l'ignorance et dans la pierre

juste à bousculer
mes limites ardentes

et ce que ma bouche
doit en dire
n'est que souffle
à peine ciselé

15 août

je ne dors
que d'une porte fermée
en moi

forteresse-corps
aux assauts de la nuit

je ne dors
que d'une fenêtre ouverte
vers toi

douceur-corps
aux envols de mes rêves

16 août

j'aime la poésie comme je prends toujours le parti du plus fragile

j'écris de bouts
de boue aussi
je ne crie pas
encore moins debout

je n'ai pas envie de crier
ni crever
ni croire
juste créer

je crie en moi
pour voir en moi
ce qui se crée
j'écris pour voir plus loin

j'écris trop peu

deux bouts puis s'en va
je crée trop peu
un cri puis m'en vais

je crois trop peu
en ces écrits
juste quelques bouts
si peu créés

je vis avec mes replis
mes recoins
mes renforcements de caractère
sombres
il ne fait pas bon
me croiser

19 août

rien à dire
juste une journée du quotidien

tout à écrire
dans les détails d'un tel jour

20 août

un dimanche
en plein dans la chaleur
pour que tout le monde en soit content

l'apéritif entre amis
juste un fond de jardin
partagé de vive voix

22 août, Noyal

le temps qui passe
n'est que pluie
grimacière

ériger les jours en monuments
n'a jamais fait grandir les hommes

un anniversaire n'est qu'un jour comme les autres
qui ne nous vieillit pas plus d'une journée

mais bon
le temps pousse ses ronces...

23 août

le besoin d'écrire est une terrible longe
qui vous emmène on ne sait où
dans l'inconnu d'un nouveau manège
au hasard des sens de phrases
en courant d'air
que je puise en mille lectures

24 août

comme un jeu de rouille
entre les êtres

25 août

et dans cette bouche de pierre
le cri de chevaux intérieurs
surpris en sursaut dans un
sentiment de pourquoi irrésolus

je ne peux détacher cette image
de ma main qui écrit
et ce sursaut
n'en est que plus magnifiant

Moi aussi chérir un désir de tempête, sentir en moi le fleuve d'un incendie, la vague ultime qui me poussera au-delà du plus loin, appeler au ravage pour aborder une écriture nouvelle où, m'y trouvant seul abandonné, je pourrai me construire de ce sursaut une échappée intérieure.

une intrigue de mains
dans ces sculptures déchirées

une pierre ciselée
(le bronze bafoué)
née de quel mouvement?

la douleur et l'ennui
d'une peau face à la mort

liens de graviers
avec mon père désormais

le pas déjà annoncé
avant que je ne sache quoi lui dire

sa chambre aux graviers
m'offre pourtant une belle lumière

mais venir ici
me ramène à la pierre

et je préfère ne pas m'attarder

27 août

J'ai croisé un silence qui m'a souri. Je ne l'ai pas vu arriver et ne sais d'où il est venu. Mais j'ai tout de suite compris qu'il n'avait rien de commun avec les autres silences que je fréquente habituellement. J'ai voulu l'emporter avec moi pour pouvoir mieux l'écrire ensuite mais il a disparu au détour d'une autre sollicitation, futile celle-là.

sourire :

message d'avenir
– un geste de sentiments
déjà –
il s'avance comme une promesse

le futur s'engage dès maintenant

J'ai le sentiment que ma mémoire s'en va de mon cerveau pour aller au-delà de mes pensées se perdre dans des cauchemars bien malveillants. Le souvenir est parfois censure et détruit toute trace noire. Alors que je devrais pour écrire, fouiller dans ces obscurités, ma mémoire se fourvoie dans des tunnels étroits ou je m'égare fréquemment.

On m'a volé mes reflets.

28 août

Le feuillage prend au vent son froissement de journal. Je suis là à écrire le jour pour ainsi l'agrandir, enfin grandir avec lui.

29 août

A mesure que les paradis s'éteignent, il ne reste que quelques poussières à se partager – quelques cendres aussi – pour que l'écrivain soit toujours celui qui propose et non celui qui sait. Récolte de doutes à pleins paniers, il doit en être ainsi après chaque lecture. Des questions plutôt que du sens.

Le vent s'acharne à piétiner la lumière. Il n'y a qu'un enfant pour ne pas avoir peur.

1er septembre

se monter les sangs
douleur ainsi fabriquée de toutes pièces

blessure de sentiments
la non envie de souffrir

2 septembre

la lampe meurt de sommeil
et maudit mon livre

jour
fenêtre s'envole
à toute campagne

nuit
à toute étoile

les fenêtres vagabondent
bien au-delà de l'horizon
leur verre voit plus loin
que nos yeux à travers lui

fenêtres
en appel d'être
ciels envolés
au passage de leur lumière

le voyage est un symptôme

4 septembre

– "en va-t-il froid aussi pour vous?"
penche le vieil homme déjà lointain.

5 septembre

ciel bleu replié
une averse chevauche à l'étage
des champs s'envolent tout au loin
je suis seul pour en avoir loisir

devant moi
la belle couleur d'une feuille blanche
- le silence ne dissipe pas les couleurs -
deviendra chiffon calligraphié

ce sont ces mots qui

donnent l'impression
d'être la proie de remous
intérieurs insondables

6 septembre

Restreindre le moment à un jaillissement de questions.

7 septembre

aimer, cette chimère au bras des ombres
ce besoin en crible de chagrin

8 septembre

qui de mourir nous empêche de courir?

9 septembre

je partirai demain
vers l'intérieur des sentiments
quittant ma petite grisaille
haletant d'une envie de lumière

je partirai en moi
avant que mes bras ne s'effilochent
usé par dehors
je passerai par dedans

j'oserai l'aventure d'un regard
au sein de moi

déshabillerai les amertumes
dans ce voyage abyssal

j'irai étudier ces reliefs désaccordés
en moi comme un égo de fêlure
sentir en moi le fleuve d'un incendie
comme en appeler au ravage

quelle est cette maladie des mots
qui s' imagine destin
viendra-t-il le temps où les brûlures
giseront au sortir de l'étreinte des mots?

un ennui en boule de chat
dans une chambre isolée
au dernier étage d'un poème mal fréquenté

un peu de rouille
dans l'ouverture des mots
des portes intérieures

j'imposerai bien un cri
à ce seuil hostile

10 septembre

Je ne fuis que l'image d'un moi mal egotisé, avec des mots trop peu personnels, des dessins pas assez dans l'exception, pas assez entraînants, dans le sens ou Michaux qui disait "*l'artiste est d'avenir, c'est pourquoi il entraîne*".

L'écriture et le dessin, tous deux tracé-traces d'une plainte immobile. Je dessine des visages au hasard des rencontres de l'encre et du geste dans un "*état au maximum d'élan*". Je cherche aussi quelques « *émergences – résurgences* », ces intervalles créatifs à protéger coûte qu'il en advienne. Ne pas se laisser interférer, garder pour l'un comme pour l'autre ce mouvement tranchant qui lui donnera une personnalité.

Trouver un autre geste plus près du signifiant, pour ériger un signifié en dehors d'une quelconque construction. Une démarche poétique : me débarrasser, ne pas chercher à proposer, encore moins imposer, juste me débarrasser sur papier de ces mots et images télescopés que je ne peux conserver enfouis ainsi, alors leur donner vie puis les relâcher. Sans plus d'exposition que leur envol simple. Sans même en faire étal.

Une écriture en base zéro. Les immédiats (encore Michaux) "*in statu nascendi*". Me laisser divaguer sans écriture fixe dans un voyage d'encre à contre-courant. Partir sans appui sur les mots, et proposer ces vitraux noirs ou tatouages translucides.

Marmonner à la bonne volonté des mots se précipitant vers moi, en vibrations créatives si ténues qu'elles sont faciles à rompre. Mais ces interruptions sont aussi créations, les espaces aussi sont nécessaires. Bifurcations, mères de nouvelles rencontres. Se perdre dans une nouvelle dimension au sein de soi-même est un vertige des plus agréables.

11 septembre

écrire tout de suite
ces quelques dispersions d'instincts
en montée d'oubli

du poème
un sursaut encore vivant

écrire écartèle
ou n'est pas

écrire
par goût d'espoir

dans le flottement délicieux
des pensées

12 septembre

de tant de détours du vivant
être la danse qui renverse le poème

je t'attendais à l'issue des présages
et n'ai gardé que des mots

alors danse encore
vibre et voyage

le corps, itinéraire mortel

13 septembre

les façades montent la garde
d'une rouille violente

faut-il adjoindre
une couleur aux serments ?

d'abord
un froid précautionneux
– un regard déjà passé –

puis
l'ouverture des mots

14 septembre

vois soudain
son ombre éveiller en son sillage

une faim et un souffle

dans ce pas, çà et là,
la mort la vie,
le sentiment d'essentiel

15 septembre

l'espace d'une rencontre
gravité de l'instant

gravitation
de multiples atavismes

17 septembre

ce temps-là
ne se partitionne pas

il est là
et se referme

sur l'écho singulier
d'une mort annoncée

la mort se rencontre
avant que l'on puisse
l'arpenter de l'intérieur

elle prend tout
de ses ongles
l'espace et le temps

il n'y a plus

qu'à relever ce drap lourd
du poids des ombres

18 septembre

l'amour
un reflet tendu ?

même les mots
n'y peuvent rien

on se passe bien d'eux
dans cette poétique

un abandon
en bribes de regards

19 septembre

il n'y a pourtant rien ici
de visible
de sensible

et c'est pour ça
qu'on y met des anges
des dieux

20 septembre

Le regard porte si loin entre enfance et inquiétude que même le vent ne s'y aventure. De peur de voir ainsi, il nous a fallu construire des murs en

nous. Mais celui qui craint d'avancer sur son père ne saura forger que quelques cendres malhabiles.

21 septembre

marchandage de quatre saisons 3

un bruit de pas s'effeuille
l'automne joue sa partition brune

réflexe de forêt :
vous parler de la vie

23 septembre

Et tant de silence à marcher ainsi en plein milieu de sa solitude. Et que de mots dans cette conversation à soi. En plein milieu de la pièce, une pièce jouée seul, en face d'un public exigeant : soi-même.

24 septembre

Les mots façonnent la bouche. Et non pas l'inverse. La langue n'est pas dans la bouche. Elle est au-delà. Les mots effleurent l'intimité des âmes et les poètes en cherchent le sillage.

25 septembre

La fin s'envisage en plein visage.

Je veux que cette phrase soit notée à l'envers de mes sentiments, en filigrane d'un regard en couloir de nuit.

mes silences vraiment brumes
un appel en rêve masqué
comme un voilage déchiré sans bruit
resté accroché aux barbelés

à l'agonie, ce qui me reste de crainte
l'âge me poursuit – cette déchirure –
il a fallu sortir
dispenser de la main tous mes mots

26 Septembre

Le soleil est un taiseux qui n'a pas besoin de vanter ses qualités

Quel trait pour le désir ?

28 Septembre

Matin en brume d'aquarelle

Un village se dessine sur un papier de brume. Les peupliers ont pris leur écharpe blanche. Il n'y a plus assez d'aquarelle pour leur offrir un horizon. Je roule vers l'ouest en hasard de nuages.

29 septembre

Le soir le poète range son univers. Cela n'en fait pas un dieu pour autant.

Le soir a lancé son dernier trait. D'un peu de vent agile les arbres l'ont acclamé. Quelques pierres ont dansé sous sa lumière. Pas besoin d'invitation pour être de la fête.

Il fait beau dehors, les sentiments avancent à vive allure. Il ne faut pas traîner à aimer les autres car le temps nous rattrape à la vitesse de l'impatience.

1^{er} octobre

il y a comme un ouvrir
l'œil dans son ouvrage de mots

on voudrait en faire un langage
alors que seule la première impression
imprime

et tout le reste en déguisement

et tout le reste en déguisement
la peau même dégrisée
coutume de carnaval
que cacher ses maux

se faire peau-costume
avec des encres maoris
sentiments-costumes
avec des mots d'écrivains

et tout le reste l'intime
enfermé en trouble tour
cris rebroussés le mouchoir
dessus en déguisement

7 octobre

nuit acérée
linceul brûlant
cauchemar délicieux

8 octobre

dans ma nuit
des corps encombraient le sol
chairs poussiéreuses
os bruns

je n'aime pas voir ainsi
ce que pourrait être
ma putréfaction

la vie est un cadeau absurde

vérole de mэрule
dans les veines de nos vies

le temps gáté
de nos dents

la peur de mourir
ronge la craie du vivre et le bois aussi

ne pas penser desséché
en attendant la pluie

le carrelage ne connaît pas l'échec

une fugitive impression d'attente
pour rien

il fait un temps à marcher en soi
la ruine de cette nuit
ne sera pas inutile

en profiter
éviter toute ressemblance non désirée
écrire l'odeur grise des boues inconsolables

jour splendeur le paysage
autrement demeure en moi

l'orage pour nous deux
la lumière pour le paysage

la boue pour moi

10 octobre

écrire n'est pas dire
il n'y a pas lieu d'en espérer autre chose
que la satisfaction de perturber
le cycle du monde moderne
accroché à son capital

je ne cherche pas
j'écris
alors ma recherche se place en aval
face au soleil
comme si la lumière faisait pousser les mots

11 octobre

centre ville
plan habile pour perdre les vents
et les regards

il n'y a pas de confiance
le bruit les emporterait
le cri
des voitures
et des couleurs publicitaires

sans respirer
un pas
sans parler
deux pas
sans penser
peux pas

dans tout préalable
un renoncement

juste la lâcheté
de se voir en face

le souffle arrêté
jugé par contumace
alors qu'on est vivant
bien vivant

12 octobre

maison et saisons
attendant

les feuilles bouchent
les mêmes gouttières

je ne me vois pas
en changer comme cela

absence
ample

un désert
agile

en moi

s'accrochent aux grillages
des lambeaux de nuit

je passe ici
pour la première fois

et ne m'en remettrai
sans doute pas

13 octobre

j'observe la mauvaise herbe
grignoter le trottoir

le pas se souvient-il
qu'il fut campagne ?

14 octobre

voir nos rêves dans nos regards
quand la nuit
son ciel bleu replié
nous dépouille de nos yeux

le poème s'emmêlera
les pieds j'aurai réussi
à le fourvoyer je pourrai
être satisfait d'avoir
ainsi perdu pied moi
aussi dans mon envol

les mots à l'intérieur sont ils les mêmes que ceux que l'on énoncent au vent ?

ciel bleu avec visage
s'achève de l'enfance

peu à peu ces mots
dans un instant

oubliés

17 octobre

surgissement de l'aube
à contrecœur
sans voix
juste par obligation

je le vois
sa bouche encercle un soupir

18 octobre

de quoi parle la mer
avec le sable de la plage ?

quelle injure profère-t-elle contre le
rocher ?

ouvre ta brume
au passage du vent

j'avance ainsi
en horizon infirme

Partir poursuivre notre quête de cette langue d'aspiration poétique. Poésie-escapade au-delà des orées créatives. Trouver itinéraire au poème. A pied, à vélo, en train, en ville, dans les cimetières, dans les espaces, en soi-même. Poésie du lieu non pas pour le lieu, mais grâce au lieu. Juste pour le dit du lieu. Il n'y a pas lieu de poésie mais lieu de l'écrire. De l'écrire même. Juste un poème simple creusé à même le bois dont on fait les hommes et les flammes.

Partir mais rester ici, mains dans les mots. Poésie, une vie future. Ne jamais m'absenter d'écrire..

20 octobre

on parle de quoi
on écrit de quoi
faut être précis
les mots ça sort pas comme ça
faut être à la hauteur
à leur hauteur
on parle pas n'importe comment

alors écrire ?
parler facile à dire
mais écrire ?

parler c'est déjà être auteur
alors écrire ?

toutes ces nuits
au flanc du monde
à parler de soi
à penser de soi
dans le silence des paupières fermées
juste pour le pas d'un poème

naissance silencieuse
en geste mental
la chanson d'un repli
à parler de soi
à penser de soi
des mots juste pour fuir

22 octobre

ça ne compte pas les jours
ça ne compte pas l'absence
ça compte

ça ne manque pas les jours
ça ne manque pas l'absence
ça manque

ça ne marche plus les jours
ça compte
ça manque
et ça s'en va

écrire
réparer les jours
décabosser leur histoire

écrire
détendre une écriture
et réparer son souffle

écrire
et tendre un poème

Toutes les nuits du ciel passent par moi, par vous, par tous ceux qui ont habité cette planète. Mais ce n'est pas nous qui lui donnons sa lumière. Le ciel n'a de lumière que par la force de l'aube.

24 octobre

rien
trop alors rien

25 octobre

Que deviennent les gestes une fois accomplis?

26 octobre

Le sourire est-il un objet? Autre chose qu'une évocation?

29 octobre

écrire, cet impitoyable besoin de trouver surface au vide.

J'aime à sentir le mélange de l'encens de l'église proche et la pelouse fraîchement coupée. La coïncidence est rare mais j'aime ce raccourci de la vie à la mort.

30 octobre

je couloir de nuit

je en morceaux
mortel

dans le flot de l'éphémère
plus demain que personne

mais viendra le nulle part
transparent

vivre c'est s'approcher de la falaise

31 octobre

le matin usurpe le jour dans un miroir
à quoi ressemble la destinée?

la mort m'a dit
que le sang traversera le plancher
tombera plus bas encore
du plafond

j'ai pensé au corbeau
loin de tout plafond
sait-il ainsi
l'issue de son sang?

le corps couché
d'un impossible jour
son nom vivant
pour quelques jours encore

on aura posé une planche sur sa poitrine

j'ai senti
se resserrer mes chairs

je n'ai plus peur de mes ongles
ni de mes poings
ni de mon cœur
ni de mes pleurs

l'âge sans doute
m'a livré sa pierre

3 novembre

le nom des brûlures
entrouvre déjà les cicatrices

et l'averse d'ombre
en regard passant

l'eau marche avec moi
dans les fossés

de ce chemin parallèle

je vois mieux

l'écrire ce
recueil de froid

4 novembre

c'est aussi le danger de ne penser qu'à soi comme espace infini
on tomberait à moins

je parle en preuve de silence
j'écris d'une voix caillouteuse

comme je pense
à quitter le noir

il faut taire
ce qui lentement
défait les chairs

l'écrit :
une scène de crime

épisodes contraints
des jours sans dire

j'aimerais parler de vous
en fenêtres fleuries

fenêtres
en preuve de futur

5 novembre

une nuée d'étourneaux
vient enfeuiller
l'arbre dénudé

la nuit a passé son chemin
ne restent que l'envol
et le cri

c'est encore un jour
en souillure d'étoiles

quelle trajectoire possible
que ce gris?

tout cela
poussièreux et mortel
solitaire et famélique
un langage en écume d'ego

humain
et que cela

avachi dans ses rêves

je commence l'espoir par la couleur
la saison s'enflamme à contrecœur

l'automne augmente
le volume d'impressions

l'écriture ne fournit pas
il va me falloir patienter

dans l'antichambre du jaillissement

cet été l'hirondelle
me donnait des conseils de fragilité

qu'en ai-je fait aujourd'hui
avec cette terre lourde?

dans ces mots
une intrigue s'invite sans se faire remarquer

7 novembre

j'observe mes sentiments comme au brouillon je gomme je rature je
m'applique à faire du bon travail le juste sentiment pas trop caricaturé
bien archivé dans ma mémoire

8 novembre

j'observe ce que j'écris de mes sentiments et me contente du brouillon

9 novembre

dehors
ce jour comme rejeté
de la parole

les mots
même griffonnés
même juste envisagés
pas acceptés

marcher d'alentour mais
comment avancer ainsi
sans mot-vivre?

en dépit de poésie
un pas hésitant

ce mot juste
oublié
dans quelque attrape-méninge
ou chausse-trappe de la pensée

m'y replonger à nouveau

11 novembre

journée
maussade
alanguie
dans l'inachevé

14 novembre

Comment admettre un portrait quand il s'agit de son père ? Comment ne pas y voir un vertige ? Une logique d'apparition mal contenue dans une image faussée par les ans ? Les images ont leur cadavre, il se cache souvent dans les mots qu'on y adjoint. Il n'y a pas à ressembler, juste à accrocher son souffle dans un souffle plus vaste et convoquer l'existence dans une exigence unique. Les histoires sont nombreuses, il n'y a qu'à laisser la sienne se débrouiller toute seule. Elle finira bien par débrancher toute enfance.

15 novembre

caravane des jours monocordes
douceur vulgaire
sans bénéfice pour les mots

le froid n'a que moi en résidence
alors embarquer l'espoir lointain
de proposer relief au temps

16 novembre

un passé est passé
son froid arrache les ongles de bien des rêves

18 novembre

on dépose dans l'infini plus de cadavres que de substances de soi
il n'y a pas lieu de s'en incarner
ni de ployer sous le remord

19 novembre

le jour
les corps de peur

sans vie
mourir sans fin

ailleurs

23 novembre

La poésie est le balcon par lequel j'ai choisi de m'évader.

24 novembre

dire les hommes
en simple

sans certitude
par la douceur

anonymes
et fiers de l'être

25 novembre

la conclusion, je la vois foncer
mortelle.

26 novembre

Je vais demander si l'on peut se remplacer dans cet échec au soleil. La fin s'envisage en plein visage et confondre ses sentiments en élégie créative n'est pas très glorieux. Mais le froid que je fréquente pourrait bien convenir comme chemin à un autre.

28 novembre

L'hiver attelle ses caravanes de froid.

29 novembre

entrer dans les paupières
de l'autre côté du futur

l'ombre est un tissu qui en conserve le frais

dans le regard déjà
les semailles mortelles

fenêtres inquiétantes
pour qui a peur du bleu

vivre parce que visage
craquelés de mémoire

vivre parce que visage
rebondi de douceur

vivre parce que pourtant
mourir par le visage

2 décembre

aimer s'imaginer arpentant
des baisers de belles couleurs

aimer s'imaginer en caracole
en exagération d'espoir

aimer s'imaginer en mille
sources de peau

aimer

ce ciel apatride

3 décembre

le chemin est venu avec sa propre pluie
il n'avait pas un vent sur lui
j'ai préféré rentrer

8 décembre

vivre
n'est pas mon fort
vivre est
mon corps
mon sort
mon tort

mais vivre
n'est pas le plus fort
et vivre
sera ma mort

10 décembre

bon à rien
pas plus que vide

11 décembre

le silence éparpille son bouquet de désespoir
récuser les heures ne servirait à rien
cela ne ferait que bétonner des blessures qui ne demandent qu'à suinter

je ne crois pas en moi mais au plus profond

il faut bien faire bonne figure
et adopter son linceul
avant de pousser
sa barque pourrie

12 décembre

le poète a cessé
de cultiver des pétales anciens

il frotte tout épisode
contre le blanc des écrans

parfois les mots
sonnent le plâtre

parfois
ils sortent du labyrinthe

pour rencontrer
l'abîme

regarde
ses écorchures
à travers le prisme
des mots de douleur

à chaque repli d'espoir
les mots lui colportent la lune

il en déracine le secret
pour l'offrir en nuance
aux couleurs-inconsciences
fécondant l'instant

14 décembre

on parle ici
et le paysage se tait

les terres s'endorment fatiguées
la nuit part cueillir ses chemins

et le fossé
dans son geste de boue

arbitre ces silences

16 décembre

même apaisement après la tempête les mots posés en velours se
remettre à penser et se donner rendez-vous près des sentiments

17 décembre

dans la chambre secrète
la mort répandue en pierres
un épisode d'hiver
en images lointaines

et toi aujourd'hui
à peine mieux désarmé
tous volets fermés
à consumer tes pleurs

pourtant
en avance sur ton père
d'un espoir terrible

18 décembre

hachures
nuit
tous les miroirs brisés

aucun rêve
pour abriter
mes soupirs

aucune trêve
pour abriter
mes soucis

le passé en branchages
griffant ma nuit

21 décembre

marchandage de quatre saisons 4

la terre sous les couvertures
tombée de fatigue

mais la neige cache son printemps
au secret des ombres

24 décembre

pour froid
juste le peu de reconnaissance
mes mots à peine lus
dans cette brume virtuelle

n'attendre de Noël
qu'un visiteur partageant

cet appel indicible
à survivre en mots

28 décembre

est-ce que c'est
parce qu'ils volent plus vite
que les mots acerbes
blessent plus fort?

31 décembre

un an
froissement
de journal

un an
pressé

le noir
est tiré
extrait

© Denis Heudré 2012
Tous droits réservés
Reproduction interdite

ISBN 979-10-91405-12-6